ONZIÈME ANNÉE. — N° 251 15 JUIN 1907 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LA GENÈSE DE L'AME

Il vient de paraître un livre fort curieux, fort troublant, sous ce titre *La Genèse de l'âme*. L'auteur, qui a déjà publié *Les Contes de l'Au-Delà*, *Les Echos d'un autre Monde* et *Les Reflets de l'Erraticité*, signe Ch. d'Orino. Ch. d'Orino n'est qu'un pseudonyme. Il cache la personnalité d'une grande dame parisienne.

A l'heure où tant de patriciennes authentiques ne craignent point d'imprimer leur nom et leurs titres sur la couverture de livres de prose ou de vers, on appréciera la délicatesse et la réserve de celle-ci qui, lorsqu'elle revêt le travesti de la femme de lettres, cache comme autrefois son visage sous un loup de velours.

Mais peut-être a-t-elle, en dehors d'une modestie très sincère, une autre raison de ne vouloir paraître en public que masquée. Son livre, elle l'avoue, n'est pas d'elle. Elle l'a écrit, elle ne l'a pas conçu. C'est une suite de communications médianiques.

Jusqu'à présent, les entités mytérieuses qu'on est convenu d'appeler « esprits » n'avaient fait, sur l'Au-Delà, que des révélations assez fragmentaires. Même dans Allan Kardec, on chercherait en vain une théorie complète de l'âme, de ses origines et de ses fins, obtenue, en quelque sorte, par révélation.

La Genèse de l'âme comble la lacune. C'est un exposé complet du système, rédigé en entier par un groupe d' « esprits » qui ont trouvé que l'heure était enfin venue de ne plus rien cacher à l'homme de ses destinées et qui ont employé leurs loisirs de désincarnés à composer un livre qui soit l'exposé définitif de la doctrine.

Ch. d'Orino, d'ailleurs, dans l'introduction de l'ouvrage, s'exprime ainsi : « *La Genèse de l'âme*, écrit-il, nous apporte-t-elle la solution définitive du grave problème qui a mis aux prises depuis si longtemps idéalistes et panthéistes, matérialistes et spiritualistes ? Tiendrions-nous enfin, avec la *Genèse de l'âme*, la synthèse souveraine ? Il nous plaît de le penser. »

Comme il est certain que la bonne foi du médium — du secrétaire, pourrait-on dire, — qui a écrit sous la dictée des Invisibles, ne peut être mise en doute, la *Genèse de l'âme* constitue donc un document de premier ordre pour nous renseigner exactement sur les théories spirites et nous permettre de les juger.

***

Les « esprits » qui ont collaboré à cette œuvre sont au nombre de huit. Ils ont signé Renan, Harlowe, Père Henri, Zola, Mgr Dupanloup, Père Didon, Maupassant, curé d'Ars ; je dis : *ils ont signé*, car, bien entendu, je ne me porte pas garant de leur identité. Je me propose, au contraire, de démontrer que les intelligences qui, pour se manifester, ont emprunté ces noms célèbres n'ont certainement rien de commun avec les défunts qui les ont portés...

Mais, pour le moment, je ne discute point ; j'expose.

L'ouvrage débute par des considérations générales sur l'âme et sur la création.

Dieu n'a pas créé le monde. Il n'a pu créer ce qui n'a pas eu de commencement. Il est l'animateur du monde, le père de la vie. Toute âme émane de lui, est une parcelle de son âme. Mais, toute âme

émanée de lui, n'atteint pas à la personnalité du premier coup. Chaque parcelle détachée de l'âme de Dieu évolue avant de prendre conscience d'elle-même. Elle se perfectionne à l'infini.

Elle habite d'abord les minéraux, où elle sommeille en quelque sorte, jusqu'à ce que le désir du mieux être, la loi du progrès, l'incite à passer, d'abord dans d'autres minéraux plus purs, ensuite dans un des êtres intermédiaires entre le minéral et le végétal. Elle passe ensuite, par une série d' « incarnations » végétales qui la rapprochent peu à peu du règne animal. Incarnée dans un animal, elle continue ses pérégrinations à travers les diverses espèces jusqu'à ce que, assez évoluée, elle soit jugée digne d'habiter un corps humain...

C'est, au fond, la théorie darwinienne, transposée du plan physique sur le plan psychique.

Mais ici intervient une conception nouvelle : entre chaque incarnation, l'âme est astreinte à une période d'erraticité.

« L'erraticité, ce n'est pas un endroit spécial, c'est un état d'âme, qui ne peut guère être comparé à aucune des choses connues de vous par l'enseignement des religions. Elle existe aussi bien pour l'animal que pour l'homme. L'animal passe dans l'erraticité des périodes plus ou moins conscientes et plus ou moins longues. Dans les premières formes du règne animal, l'âme n'ayant pu développer des aspirations ni des sentiments bien définis, ne souffre nullement de son assemblage avec un corps qui paraît être parfaitement en harmonie avec elle. C'est pourquoi le temps erratique est très court. Mais plus elle évolue et plus elle grandit. Or, son perfectionnement étant plus rapide que celui du corps, le moment arrive où l'animal a besoin de se reposer de la chaîne charnelle par l'essor de son âme dans les sphères idéales. A cette époque de sa route, il profite aussi plus efficacement des leçons de l'au-delà, tandis que tant que son corps est rudimentaire, le progrès effectué en incarnation est insuffisant pour lui permettre de tirer un parti utile des enseignements recueillis dans l'erraticité. »

⁂

Ainsi, à mesure qu'elle monte dans l'échelle des êtres l'âme éprouve une souffrance plus grande et, partant, un désir plus intense d'habiter un corps toujours plus perfectionné ; mais, en même temps que, par la souffrance, son intelligence grandit, grandissent aussi les inquiétudes et les responsabilités.

« Lorsque, pour la première fois, l'âme entreprend une vie humaine, son souci est immense et son hésitation considérable. Il ne s'agit plus de passer inconsidérément d'un règne à l'autre sans s'apercevoir du pas que l'on fait, par conséquent sans le redouter. Il ne s'agit pas non plus de faire présider à ce nouvel état l'insouciance de l'animal, ou celle encore plus complète des deux autres règnes primitifs. Il faut s'avancer sur la jetée qui conduit l'âme vers le point où elle s'embarquera définitivement sur le vaisseau qu'elle est appelée à diriger elle-même. Vers quel milieu ira-t-elle ? Quel est le pays qui lui sera le plus hospitalier ? Cruelle incertitude qui étreint l'âme haletante au bord de cet abîme de chair qu'elle va être contrainte d'habiter, et qui lui réserve une lutte plus dure, parce qu'elle est plus forte et plus intelligente, et de plus grandes exigences, parce qu'elle franchit le pas qui sépare l'animal de l'homme, convertit l'instinct en réflexion, et l'impulsion en libre arbitre. »

Plusieurs portes s'ouvrent devant elle. Et c'est dans le choix qu'elle fait que se révèlent les tendances et que s'affirme la nature même de l'animal se personnifiant dans l'être humain.

« Il est facile de reconnaître les êtres humains entrés pour la première fois dans la vie responsable et agissante, qui est le partage des hommes. Leur cerveau est lourd et rebelle à toute étude, leur mémoire insoumise... Le nouvel être humain décèle également son origine par son physique et sa complexion entière. Son corps est, en général, fort et musclé comme celui de l'animal dont il a abandonné la forme et son visage est souvent bestial comme lui. Il peut avoir des traits assez agréables, de grands yeux, un teint frais, une figure empreinte de douceur. Tout cet ensemble rappelle d'une manière saisissante l'animal son ancêtre, et l'on attend vainement l'étincelle qu'on souhaiterait voir jaillir de son regard ou la pensée inscrite sur son front. »

Ainsi se détermine le « type initial » de toute âme humaine. Cette ébauche grossière et imparfaite est susceptible, par le choix des parents, par l'évolution de chaque jour, de subir des transfor-

mations et des améliorations, mais elle reste attachée au perisprit et ne subira plus de changements capables de la dénaturer complètement. L'âme évoluera dans son type.

⁂

Suit toute une série de chapitres où il est dit comment, dans ses incarnations humaines, l'âme, par la charité, les efforts de l'intelligence, les influences des astres ou des milieux, progresse sans cesse...

Il arrive enfin un moment où l'homme arrive à l'apogée terrestre...

L'homme alors va-t-il enfin toucher au bonheur? Non pas. L'homme arrivé à son apogée terrestre ne peut pas être heureux, parce qu'il est une exception...

« Il voit sans cesse autour de lui, non pas des subalternes, des serviteurs, des êtres inférieurs ou grossiers, mais des frères malheureux vis-à-vis desquels son propre bonheur lui fait presque honte. Il voudrait éclairer puissamment les âmes en retard qui subissent la loi de l'évolution lente et progressive, il voudrait les attirer à lui par toute la force de son amour humanitaire, les élever subitement jusqu'à sa conception du bien et du beau, mais ses efforts sont méconnus, ils sont impuissants... »

Il lui faut donc chercher ailleurs le progrès qui ne s'arrête jamais, et, pèlerin infatigable, aller à la recherche d'autres mondes, d'autres humanités, d'autres joies et d'autres amours, qui, s'échelonnant dans l'infini, le rapprochent chaque jour de Dieu...

L'âme quitte alors la terre, elle passe sur « les plans supérieurs », elle continue ses incarnations dans les autres planètes, se perfectionnant sans cesse par la souffrance, jusqu'à ce qu'elle atteigne à cette perfection idéale qui lui ouvre la cité du Christ...

J'arrête ici cet exposé sommaire de la doctrine métaphysique et morale des « esprits », telle qu'on peut la déduire des « dictées médianiques » recueillies par Ch. d'Orino.

Je ne disconviens pas que, fort ingénieuse parfois, fort poétique souvent, elle est faite pour séduire certaines imaginations trop vives.

J'essaierai de montrer, dans un prochain article, que, non seulement elle heurte toutes les croyances traditionnelles, mais qu'elle ne s'appuie sur aucune donnée positive, et que, sous des apparences de vérité, elle n'est rien qu'un mirage décevant.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Le Roi de Suède et le Merveilleux.*

Le roi Oscar II, dont la Suède et même la Norvège viennent de fêter cordialement les noces d'or, est, nul ne l'ignore, un prince fort lettré. Docteur de l'Université d'Upsal, dont il suivit les cours sous la direction du savant historien Carlson, il a publié une histoire de Charles XII fort supérieure à celle de Voltaire par la documentation sinon par l'attrait du style et les qualités du récit. C'est aussi un poète, qui a surtout chanté la mer; c'est encore un orateur; c'est enfin un polyglotte : ce souverain, dont les sympathies dreyfusardes s'affirmèrent avec quelque éclat, a, paraît-il, huit langues à son service pour exprimer sa pensée, ou pour la dissimuler.

Le Merveilleux n'occupe qu'une place médiocre dans l'œuvre abondante et diffuse du roi-poète, que les sagas auraient dû mieux inspirer. Mais sait-on que la jeune Maison royale issue de Bernadotte, dit Bergamotte, dit Belle-Jambe, sergent à l'armée de Sambre-et-Meuse, s'honore d'une belle légende digne des plus vieux arbres héraldiques?

La mère de Bernadotte était une demoiselle Saint-Jean, fille, elle-même, d'une demoiselle d'Abaddie, dernière héritière des seigneurs de Sireix. Or, les vieilles femmes du Béarn se contaient, aux veillées, l'histoire suivante, que M. de Maricourt n'a pas manqué de recueillir dans son intéressant ouvrage sur *Oscar II intime*.

Il était une fois dans le joli val d'Azun, situé non loin d'Argelès, un jeune gentilhomme connu sous le nom d'Abbadie et qui était bien le plus gentil damoiseau de la vallée. Un jour qu'il venait de quitter son château de Sireix, en compagnie d'un écuyer, afin de se livrer à son plaisir favori, la chasse au faucon, il s'émerveilla fort, en arrivant au lac d'Azun, de voir les eaux frissonner sous le soleil et de larges cercles s'y fondre comme si quelqu'un venait d'y plonger.

— Qu'est-donc que cela? demanda-t-il à son écuyer.

— Sans doute, Monseigneur, dit celui-ci, c'est la Dame du Lac, qui vient de s'y replonger au bruit de nos chevaux. Vous n'ignorez point que ce lac est habité par une fée très belle, si belle que tous les gentilshommes qui l'ont vue brûlent d'amour. Mais

lasse d'admiration et d'hommages, elle se cache à tous les yeux.

Le seigneur d'Abaddie ne voulut pas avoir l'air de s'attarder à guetter la fée, mais dès la nuit il revint seul vers le lac. Et comme il était si gentil cavalier, la fée sortit la tête de l'eau...

Ils se revirent, ils s'aimèrent tant et si bien que d'Abaddie ne craignit pas de demander à la fée de devenir sa compagne.

— C'est bien difficile! répondit-elle ; car je ne puis épouser qu'un homme qui, *ayant mangé, se croira à jeun.*

Sur ces singulières paroles, le seigneur de Sireix s'en alla tout triste. Mais comme il passait devant un champ de blé, l'instinct du campagnard l'emporta un instant sur le désespoir de l'amoureux. Afin de voir si sa récolte était mûre, il cueillit un épi qu'il égrena et dont il mâchonna les grains, sans réflexion... Et le soir même, quand il s'endormit dans son château, la Dame du Lac lui apparut.

— Tu as rompu le charme qui me vouait au célibat, lui dit-elle. Je consens à t'épouser, mais sous l'expresse condition que tu ne révèleras mon étrange naissance à personne et que jamais tu ne me donneras devant les hommes mon nom de Dame du Lac.

Le seigneur d'Abbadie jura sans peine. Il épousa son étrange fiancée qui s'accoutuma fort aisément à la vie du château et lui donna plusieurs enfants. Une seule chose manquait au bonheur du jeune époux : que l'on sut à quel point ce bonheur était grand et rare. Les gens s'imaginaient peut-être que cette châtelaine, dont nul ne connaissait les parents et le cousinage, était quelque bohémienne... C'était insupportable au seigneur d'Abbadie qui, après avoir gardé son secret six ans, chose fort merveilleuse en Béarn et en Gascogne, le confia un jour en grand mystère, et sous force serments de discrétion, à un de ses familiers.

Le soir même il ne trouva pas la Dame du Lac dans la chambre conjugale, et, la cherchant par le château, il la surprit auprès de ses jeunes enfants. Le visage inondé de larmes, elle leur faisait d'éternels adieux.

— Vous avez brisé votre bonheur, sire, dit-elle en soupirant à son époux. En parlant, vous avez déchaîné une force irrésistible et fatale qui m'entraîne maintenant. Je retourne dans mon pays d'eaux vives et mes champs de roseaux... mais comme j'ai pitié de votre peine que je partage, je vais vous apprendre quelque chose d'où vous tirerez consolation. L'orgueil de votre maison est votre passion principale... c'est cet orgueil qui vous a fait révéler mon secret... Eh bien, sachez que l'avenir réserve à votre race une incroyable fortune et que de votre lignée naîtra un Roi.

Ayant ainsi parlé, la Dame du Lac disparut à jamais. Le seigneur inconsolable ne tarda pas à mourir. Et c'est ainsi que le roi de Suède a pour aïeule une ondine.

***

Les vieilles maisons considérables avaient souvent aussi une fée à leur origne. La Mélusine des Lusignan, qui bâtit leur château de Poitou, est bien connue. Godefroid de Bouillon avait pour bisaïeule une fée épousée par le roi Lothaire, et dont les enfants venaient au monde avec un collier d'or qui leur donnait le pouvoir de se métamorphoser en cygnes (1). Une légende non moins curieuse se racontait sur la famille de Bassompierre. Bassompierre, dans ses Mémoires, et Tallemant la racontent de même à quelques variantes près.

« Un comte d'Angeweiller, marié avec la comtesse de Kinspein, eut trois filles, qu'il maria avec trois seigneurs des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre, leur donnant à chacune une terre et un gage de fée. Croy eut un gobelet et la terre d'Angeweiller ; Salm eut une bague et la terre de Fenestrange ; Bassompierre, une cuiller et la terre de Rosière. Il y avait trois abbayes, qui étaient dépositaires de ces trois gages, quand les enfants étaient mineures : Nivelle pour Croy, Remenecourt pour Salm et Epinal pour Bassompierre. Voici d'où vient cette fable.

« On dit que le comte d'Angeweiller rencontra un jour une fée, comme il revenait de la chasse, couchée sur une couchette de bois bien travaillée selon le temps, dans une chambre qui était au-dessus de la porte du château d'Angeweiller : c'était un lundi. Depuis, durant l'espace de quinze ans, la fée ne manquait pas de s'y rendre tous les lundis, et le comte l'y allait trouver. Il avait accoutumé de coucher sur ce portail quand il revenait tard de la chasse ou qu'il y allait de grand matin, et qu'il ne voulait pas réveiller sa femme, car cela était loin du donjon.

« Enfin, la comtesse ayant remarqué que tous les lundis il couchait sans faute dans cette chambre, et qu'il ne manquait jamais d'aller à la chasse ce jour-là quelque temps qu'il fît, elle voulut savoir ce que c'était, et, ayant fait faire une fausse clef, elle le surprend avec une belle femme ; ils étaient endormis, elle se contenta d'ôter le couvre-chef de cette femme de dessus une chaise, et, après l'avoir étendu sur le pied du lit, elle s'en alla sans faire aucun bruit.

« La fée, se voyant découverte, dit au comte qu'elle ne pouvait plus le voir ni là, ni ailleurs ; et, après avoir pleuré l'un et l'autre, elle lui dit que sa destinée

(1) Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, T. II, page 437.

l'obligeait à s'éloigner de lui de plus de cent lieues ; mais que, pour marque de son amour, elle lui donnerait un gobelet, une cuiller et une bague, qu'il donnerait à trois filles qu'il avait, et qu'elles apporteraient tout bonheur dans les maisons dans lesquelles elles entreraient, tandis qu'on y garderait ces gages ; que si quelqu'un dérobait un de ces gages, tout malheur lui arriverait. Cela a paru dans la maison de M. de Pange, seigneur lorrain, qui déroba au prince Salm la bague qu'il avait au doigt, un jour qu'il le trouva assoupi pour avoir trop bu. Ce M. de Pange avait quarante mille écus de revenus, il avait de belles terres, était surintendant des finances du duc de Lorraine. Cependant, à son tour d'Espagne, où il ne fit rien quoiqu'il y eut été fort longtemps et y eut fait bien de la dépense (il y était ambassadeur pour obtenir une fille du roi Philippe II pour son maître), il trouva sa femme grosse, tout son bien se dissipa et trois filles mariées qu'il avait furent toutes trois des abandonnées. On ne saurait dire de quelle matière sont ces gages ; cela est rude et grossier.

La marquise d'Havré, de la maison de Croy, en montrant le gobelet, le laissa tomber ; il se cassa en plusieurs pièces ; elle les ramassa et les remit dans l'étui en disant : « Si je ne puis l'avoir tout entier, je l'aurai du moins par morceaux. » Le lendemain, en ouvrant l'étui, elle trouva le gobelet aussi entier que devant. »

— « Voilà une belle petite fable ! » ajoute ce vieux sceptique de Tallemant des Réaux.

GEORGE MALET.

Victor Hugo évocateur

Nous avons déjà, à plusieurs reprises, parlé des expériences spirites auxquelles Victor Hugo, pendant son exil, se livrait à Jersey.

M. Jules Bois, qui étudie le Merveilleux et les phénomènes psychiques, en dilettante et en poète plutôt qu'en chercheur et en savant, consacre à ces expériences un chapitre de son nouvel ouvrage, le Miracle moderne, *où il effleure avec charme tant de sujets.*

Les documents qui sont reproduits dans ce chapitre ne sont pas, comme le croit l'auteur, absolument inédits. M. Camille Flammarion les a déjà publiés en grande partie. On pourrait les retrouver également dans la collection de l'Echo du Merveilleux *(année 1902).*

*Nos lecteurs liront cependant avec intérêt l'extrait du livre de M. Jules Bois que nous mettons sous leurs yeux. Il contient quelques détails encore ignorés et il a cet attrait littéraire que l'auteur applaudi d'*Hippolyte couronné *sait répandre dans tout ce qu'il écrit.*

Les procès-verbaux de ces séances existent ; ils dorment depuis 1854, en plusieurs cahiers. Et, cependant, Vacquerie lui-même déclare que la publication leur est due. C'était aussi l'intention de Victor Hugo ; mais il avait pensé jusqu'à sa mort que le moment n'était pas opportun.

En tout cas, voici, *de visu*, un bref aperçu des manuscrits et de la façon dont les évocations commencèrent.

Mme DE GIRARDIN ET LÉOPOLDINE HUGO

Lorsque Mme de Girardin, à la fin de sa vie apôtre du spiritisme, parla de table à Victor Hugo, celui-ci n'y accorda aucune importance. Il refusa même d'assister aux essais proposés et qui lui semblaient puérils.

Elle était arrivée à Jersey le mardi 6 septembre 1853.

Tout d'abord quelques essais infructueux. La table carrée contrariait le fluide (?). Le lendemain, une petite table, ronde pourtant, achetée dans un magasin de jouets d'enfants, ne voulut pas bouger davantage. Mme de Girardin répliqua : « Les esprits ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client. Ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. » Seulement à l'avant veille de son départ, le petit meuble s'anima. Les réponses étaient brèves, — un mot ou deux à peine, — et les expérimentateurs maladroits ; car Mme de Girardin intervenait le moins possible, de façon à ne pas avoir l'air de suggérer les réponses : « Devine le mot que je pense ? » dit Vacquerie à la table. La table devina. Vacquerie insista : « Traduis, maintenant, le mot qui est dans ma tête ? » La table répondit : « Tu veux dire : Souffrance. » L'interrogateur pensait : Amour.

Jusqu'ici, le hasard aurait pu avoir tout fait. Mais la séance allait se corser bientôt. On n'avait pas encore demandé qui était là. Le meuble finit par s'impatienter, s'agita comme une personne nerveuse ayant quelque chose de délicat à révéler : « Qui es-tu ? » demanda-t-on. La table épela : « Léopoldine. »

Et c'était le nom de la fille que Victor Hugo venait de perdre.

Hugo, cette fois, s'émut.

Moment d'angoisse et d'espoir inexprimables. On eût dit que la présence de la jeune fille invisible habitait la chambre. Mme Hugo pleurait. Charles questionna sa sœur. Elle répondit ce qu'il lui fut permis de répondre. Ce n'était plus de la curiosité, mais de l'anxiété. « Etait-elle heureuse ? Les aimait-elle encore ? En quel lieu vivait-elle ? » La nuit fut vite passée.

LES IDÉES ET LES MORTS

Léopoldine inaugura les révélations des « esprits » à Jersey et fut leur annonciatrice. Il en vint de tous les caractères, de tous les pays, de tous les siècles, et même des personnages fabuleux, comme la « Dame blanche » de l'île. Pendant le jour accouraient des « idées » ; pendant la nuit, des « morts ».

Ainsi, à de certaines pages, nous avons des réponses de « l'Idée », du « Drame », du « Roman », de la « Poésie » ou encore de la « Mort ». Puis, quelques heures plus tard, fidèles à la tradition et aux croyances des poètes qui nous montrent l'essaim frileux des ombres choisissant, pour apparaître, le recueillement de la nuit, les philosophes, les poètes tragiques, comiques ou lyriques, les criminels, les héros, les politiciens, et encore les animaux illustres, comme le Lion d'Androclès, la Colombe de l'Arche, ou l'Anesse de Balaam, envahissent la table hospitalière de Victor Hugo. Quelquefois, pour se manifester, ils n'attendent pas qu'on les questionne. Il semble qu'ils aient plané tout à l'heure autour des conversations, pendant le dîner, par exemple; car Marine-Terrace était hanté par eux, même quand on ne les évoquait pas... et ils résolvent spontanément les problèmes discutés pendant la journée (1).

LES TABLES DE JERSEY, SANS QUE VICTOR HUGO LES TOUCHE, ADOPTENT LE STYLE SPÉCIAL A CE GÉNIE.

Les poètes s'expriment en vers, les autres en prose. Dans quel style, dans quelle langue ? Dans le style et dans la langue de Victor Hugo, avec toute la grandiloquence romantique. Cependant, notez-le bien, Hugo n'est jamais à la table. J'ai dit « jamais ». Même, il n'est pas toujours dans la chambre. Ce n'est donc pas lui qui agit sur le « phénomène », directement, physiquement du moins. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement et à leur suite les lettres qu'indique le meuble. L'inspiration, l'initiative reviennent bien à la table, dont Hugo consent, quand il est là, à n'être que le secrétaire machinal. Ces réponses du trépied moderne sont si indépendantes, que Hugo les désapprouve parfois, ou ne les comprend pas, ou discute avec elles. Il ne s'assied jamais à la table, ne collabore donc point par le contact des mains ; il ne fait point partie des évocateurs effectifs.

(1) Ce phénomène d'incubation plaide moins en faveur de l'authenticité des « esprits » que pour une manœuvre loyale d'ailleurs de l'inconscient chez les adeptes. Ainsi les écrivains savent par expérience que lorsqu'ils ont conversé, au préalable, de leur projet littéraire, l'inspiration se formule ensuite plus aisément, plus nettement... Quelqu'un semble avoir écouté en eux, ou plutôt leur subconscient a de la sorte préparé l'éclosion consciente de l'œuvre.

Mais d'où vient alors dans les dictées médiumniques, cette imitation, ou, plutôt, cette imprégnation des tournures et de certaines idées chères à Hugo ? Nous tenterons de l'expliquer sommairement tout à l'heure. Pour le moment, racontons les faits.

LE PRINCIPAL MÉDIUM EST CHARLES HUGO

Qui était assis à la table ? Les exilés et les visiteurs des exilés, surtout le général Le Flô, Téleki, Charles Hugo, Vacquerie et Mme Hugo. Charles semble le principal médium. Il sait que ce privilège lui est échu. Très intelligent, mais un peu indolent, il se plaint parfois de lassitude... il est onze heures du soir, il a fait des armes toute la journée... il voudrait bien se coucher. Mais la table proteste, le réprimande, prétend continuer. Charles se résigne, en bon garçon, qui ne veut contrarier personne, même un « esprit ».

Charles pourrait donc être l'inspirateur volontaire de ces prétendues missives d'outre-tombe?

Nous discutâmes cette objection avec M. Paul Meurice. Il me répondit :

« Pour cela, nous devrions supposer une ruse continuelle et préconçue, puis un travail de préparation considérable dont ce jeune homme nonchalant ne saurait guère être soupçonné. Quand un sceptique lui demandait si les vers dictés par la table n'étaient pas tout simplement de lui, il répliquait en riant, qu'en ce cas, il les eût très volontiers signés. » Ces poèmes, en effet, sont souvent très remarquables.

UN « ESPRIT » S'EXPRIME DANS UNE LANGUE IGNORÉE DU MÉDIUM

Ceux qui doutaient encore furent bientôt décontenancés par l'événement suivant, qui dérouta les incrédules.

Un soir, un jeune Anglais, qui fréquentait la maison, appela lord Byron ; celui-ci refusa de parler français. Charles, ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait bien difficile de suivre les lettres. Alors, Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken.

« Qu'est-ce que cela? Je n'y comprends rien », dit le médium.

Le jeune Anglais expliqua :

« Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite. »

Le prodige était accompli ; la table avait parlé une langue inconnue du médium...

Comme les hôtes de « Marine-Terrace » ignoraient les lois de la suggestion mentale encore bien obscure

aujourd'hui, ils devaient inférer de ce fait assez extraordinaire, l'existence et l'intervention d'une intelligence individuelle, extérieure à eux et invisible. Nous croyons aujourd'hui plus simplement que le cerveau de Charles, le médium, a pu puiser, sans le savoir, dans la mémoire du commensal britannique. Et celui-ci, ne s'en doutant pas non plus, put collaborer à la réponse attribuée à Walter Scott.

HUGO AUX PRISES AVEC L'INVISIBLE

Les poètes morts demandaient à être interrogés en vers par les poètes vivants. Hugo, qui n'avait encore écrit que les premiers livres des *Contemplations*, se donna la peine, comme Vacquerie, de rédiger en vers les questions qu'il voulait poser à ses étranges partenaires. Elles ont été consignées, inédites à côté des répliques du mystère. Cette confrontation est émouvante. Parfois la pensée qui vient de la table dépasse ou semble dépasser la puissance cérébrale des interrogateurs. Particulièrement, lorsque l'entité manifestée signe : « L'Ombre du Sépulcre ». Celle-ci, c'est souvent de l'Hugo encore, mais alors de l'Hugo concentré, porté à la *N*me puissance, un peu aussi de l'Hugo « futur » ; car le poète, dans la seconde partie des *Contemplations*, écrite dix ans après la première, profita de ces leçons.

« L'Ombre du Sépulcre », — à lire avec attention ses oracles, dont la fameuse « Bouche d'Ombre » ne sera que l'écho, — apparaît une conscience supérieure à l'âme ordinaire du poète, et qui le malmène et le provoque, et finit par le réduire à l'aveu de son impuissance. Les dernières pages de ces cahiers sont remplies de cette lutte étrange, duel gigantesque entre un nouveau Jacob et cet ange-esprit. Cette fois, Jacob est vaincu, mais non sans protester...

Hugo quitte la place, presque irrité, presque ébloui. Il a perdu la partie. L'Ombre du Sépulcre l'écrase et l'épouvante ; mais la défaite du poète n'implique pas une admiration illimitée. Avant de partir, de monter à sa chambre pour la détente du sommeil, il inscrit, en réponse, sur la marge du cahier : « A l'Ombre du Sépulcre : Vous êtes *énorme*, mais Dieu seul est *immense* ». Cette riposte en s'enfuyant est la flèche d'un grand Parthe ! (1) Elle critique ces « communications », souvent beaucoup plus emphatiques et fascinantes que logiques et profondes.

DES VERS FRANÇAIS D'ESCHYLE AU XIXe SIÈCLE

Donnons un échantillon de la littérature médiumnimique. Elle est, la plupart du temps, sauf ici, confuse ou plate ou ordurière (1). Dans les livres d'Allan Kardec et des autres compilateurs d'une littérature soi-disant inspirée par les morts, elle se manifeste des plus médiocres. Je ne connais de supportables en ce genre que le livre d'Eugène Nus, *Choses de l'autre monde*, et un opuscule que Camille Flammarion fit paraitre autrefois et où le fameux Galilée parlait en compagnie de maintes célébrités défuntes. A Jersey, les « esprits » sont souvent sublimes. Les « esprits » ressembleraient-ils tellement aux hommes qu'ils subiraient, à leur exemple, l'influence du milieu ? Pour l'instant, voici une réponse d'Eschyle, oui d'Eschyle, si j'en crois le procès-verbal. Ecoutez comment le poète antique du Destin s'explique en vers français :

Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre ;
C'est le triste captif du bien, du mal, du beau.
Il ne peut devenir, c'est la loi du mystère,
Libre qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen.
J'ai voulu sur mon dos porter la peau tigrée,
Il me plaisait qu'on dît : Eschyle néméen.

Je n'ai pas réussi ; la bête fauve humaine
Déchire encor nos chairs de son ongle éternel.
Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine.
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

Après moi vint Shakspeare ; il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,

---

(1) « Le plus singulier c'est que le poète acceptait que *La Bouche d'Ombre* (c'est par erreur que M. Jules Claretie donne à l' « Ombre du Sépulcre » cette appellation de *Bouche d'Ombre* empruntée aux *Contemplations* et non aux cahiers de Jersey) répondît à ses vers, répliquât à ses poèmes, prétendît compléter ses *Œuvres complètes*. Deux jeunes gens, qui ont dépouillé avec soin les manuscrits de Victor Hugo, à la Bibliothèque nationale, MM. Paul et Victor Glachant, viennent de publier une note ajoutée par Hugo en marge de sa belle pièce de *La Légende des Siècles*, « Au Lion d'Androclès ! »...

« Sur le manuscrit même de cette pièce, Victor Hugo trace à l'encre rouge, de sa belle écriture magistrale, cette note stupéfiante : « On trouvera *dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table une réponse du lion d'Androclès à cette pièce*. Je mentionne ce fait ici en marge. Simple constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. »

« C'est à son avis le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements. Victor Hugo croit à la réponse du lion transmise par la table. Il y croit, mais — chose curieuse — il n'admet pas que les vers de la table puissent cependant figurer dans ses œuvres à lui, être imprimés parmi les siens.

« Il va sans dire, écrit Hugo, que jamais je n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers *venus du mystère*, ni à une seule de mes idées ces idées ; je les ai toujours religieusement laissés à l'Inconnu, qui en est l'unique auteur ».

J. Claretie (*Journal* du 26 juillet 98).

(1) Certaines pages, rares d'ailleurs, des cahiers de Jersey renferment quelques grossières vivacités, échappées à ces prétendus esprits.

Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde.
Après moi, le dompteur, il vint lui, le chasseur.
Et comme il regardait dans son âme profonde.
Macbeth cria : « Fuyons », et Hamlet dit : « J'ai peur ».

Il se sauva, Molière alors sur la lisière,
Parut et dit : « Voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ! » Mais, au festin de Pierre
Molière trembla tant, que don Juan pâlit.

Mais que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion, et ta griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre,
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

Tu n'es dompté qu'à l'heure ou la Mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans ta forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt la cage, le tombeau !

La beauté de ces vers est indéniable. Elle a frappé M. Sully-Prud'homme. Je les ai cités de préférence à d'autres, non pas qu'ils fussent les plus éclatants de génie ; mais parce qu'ils sont le mieux composés.

Les « esprits de Jersey » ont en effet beaucoup de qualités ; mais ils ne savent pas se limiter et ils procèdent par accumulation. Il est difficile d'extraire un passage assez bref, qui « se tienne », pour parler l'argot de notre métier littéraire. Ils sont en ceci fidèles à l'esthétique orientale, qui s'éploie indéfiniment, tandis que l'Occident aime à se condenser.

Quant à l'Eschyle de Jersey, il manque décidément trop de passeport, il n'a qu'une très lointaine parenté avec l'Eschyle d'Athènes et d'Eulisis.

D'abord, il est, comme ses autres confrères de l'ombre, étrangement au courant de ses successeurs, Shakespeare, Dante, Molière, etc. De plus, il est devenu en vers français le disciple de celui qu'il visite. Non seulement il marque le même rythme, mais encore, amoureux d'antithèses et d'épithètes substantives, il accole les mots : « la mort, belluaire », « ta cage, le tombeau », système essentiellement hugolesque. N'oublions pas les inspirations bibliques : « Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel », et cette contorsion « Eschyle néméen », d'effet littéraire assez vif, mais peu d'accord avec la simplicité austère du chantre de *Prométhée*. Quant à la philosophie du poème, elle ne saurait être d'Eschyle, à moins que celui-ci n'ait beaucoup changé depuis le tombeau. Eschyle croyait à l'Ananké aveugle, se perpétuant dans la race, ne pardonnant pas au fils les fautes du père, alors que le père lui-même était persécuté dans les enfers. L'idée de la libération par la mort date du christianisme. Il n'y a pas de doute ; même à n'examiner que les idées et le style, la « table » ne nous offre qu'un magnifique simulacre du véritable Eschyle. On reconnaît la manière d'un disciple de Hugo, de son fils, de Charles lui-même, involontaire improvisateur.

UNE LEÇON DE « L'OMBRE DU SÉPULCRE »
A VICTOR HUGO

Voici un dialogue entre Victor Hugo et l'Invisible. Le document nous intéresse à plusieurs points de vue. D'abord c'est le témoignage de l'entière crédulité du poète en l'*identité* des esprits, qu'il respecte et qu'il appelle docilement par leurs noms supposés ; ensuite, grâce au rapprochement des textes, nous pouvons mieux juger des ressemblances et des différences entre le génie de Hugo et celui de ses mystérieux partenaires. La table avait annoncé Molière. Le poète de « Triboulet » pose à celui de « Célimène » cette première question, un peu puérile, avouons-le :

Les rois et vous là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis XIV au ciel n'est-il pas ton valet ?
François Ier est-il le fou de Triboulet ?
Et Crésus le laquais d'Esope ?

Molière se tait. C'est l'Ombre du Sépulcre qui répond, non sans une certaine dureté solennelle :

Le ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou Francois Premier.
L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir châtiment serait le costumier.

Victor Hugo n'est pas satisfait. Il insiste pour rejoindre Molière qui fuit encore. Sa nouvelle interrogation est plus grave, mais reste familière. L'Invisible en semble froissé ; et c'est de nouveau l'anonyme Ombre du Sépulcre qui dicte aux assistants sa réponse grandiloquente, dédaigneuse et décevante. Hugo engage le fer, non sans avoir salué très bas l'adversaire. Voici l'attaque et la riposte.

VICTOR HUGO

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.

Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

L'OMBRE DU SÉPULCRE

Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense tombeau !

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles !
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts !

On s'explique que de tels dédains, auxquels il n'était guère habitué dans son entourage, aient médusé parfois Victor Hugo.

VICTORIEUSE RÉPONSE DE L'INCONNU EN PROSE SUBLIME

La *prose* de ces « révélations » est tout aussi intéressante que les vers, plus variée peut-être ; car les plaisanteries aristophanesques de la « Blague » les piquantes observations de « la Critique » reposent des sublimes envolées de Shakespeare. La Critique appelle par exemple Mérimée « King Charles de vieilles femmes », Emile Augier « munito chauve usé par le coiffeur », Napoléon III, ses ministres, ses amis sont cruellement malmenés par les « esprits », qui se proclament très républicains, — jusqu'à André Chénier converti dans l'au-delà à la religion des « Droits de l'homme ». Réellement, la table semble le miroir grossissant des idées du groupe.

Ce qu'on ne saurait contester, c'est l'élévation et la beauté de certaines « manifestations ».

Comment ne pas admirer, par exemple, telle page où vibre tant de fierté, tant de délicatesse, de vigueur? Elle pourrait être signée de Hugo; elle est due à l'*Ombre du Sépulcre*.

Cette « entité « repond à une observation qui lui est faite. On lui reprochait d'user de termes bibliques et d'expressions symboliques.

« Imprudent, tu dis : l'Ombre du Sépulcre parle le « langage humain, elle se sert des images bibliques, « des mots, des figures, des métaphores, des men- « songes pour dire la vérité; l'Ombre du Sépulcre n'a « pas d'ailes, l'Ombre du Sépulcre ne tient pas de « livre ouvert devant Dieu ; l'Ombre du Sépulcre « n'est pas ange comme l'Eglise les voit en robe « blanche et une palme dans la main ; l'Ombre du Sé- « pulcre n'est pas une mascarade ; tu as raison, je « suis une réalité. Si je descends à vous parler votre « jargon où le sublime consiste en si peu de tempête, « c'est que vous êtes limités. Le mot c'est la chaîne « de l'esprit ; l'image c'est le carcan de la pensée. « Votre idéal c'est le collier de l'âme. Votre sublime « est un cul-de-basse-fosse ; votre ciel est le plafond « d'une cave, votre langue est un bruit relié dans un « dictionnaire ; ma langue à moi, c'est l'immensité, « c'est l'océan, c'est l'ouragan ; ma bibliothèque con- « tient des millions d'étoiles, des millions de planètes, « des millions de constellations. L'infini est le livre « suprême et Dieu est le lecteur éternel. Maintenant « si tu veux que je te parle dans mon langage, monte « sur le Sinaï et tu m'entendras dans les éclairs, monte « sur le Calvaire et tu me verras dans les rayons, des- « cends dans le tombeau et tu me sentiras dans la « clémence. »

On dirait que la conscience supérieure de Victor Hugo, revêtant ce style sybillen, dont le poète usa de plus en plus en vieillissant, déploie ici des envolées superbes. Mais rien encore qui ne puisse s'expliquer par l'âme et les connaissances du groupe de Jersey. En tous cas, malgré quelques négligences, plusieurs expressions sont des trouvailles de maître.

JULES BOIS.

EUSAPIA PALADINO

Mlle Paola Lombroso, la fille du savant italien, vient d'esquisser de curieuse façon la vie d'Eusapia Paladino. Nous traduisons aujourd'hui ces notes qui initieront nos lecteurs à l'existence privée du célèbre médium napolitain.

Ce n'est pas l'Eusapia dans les ténèbres du cabinet médianique, parmi les sanglots et les balbutiements, dans le mystère des mains qui apparaissent, des tables qui dansent, des coups qui résonnent ; mais l'Eusapia qui paraît à la lumière du jour ; *celle qui mange et dort et se vêt d'étoffes* et qui, libérée de l'ombre paterne de John, revient à sa personnalité normale de femme du peuple au *bagout* napolitain.

Pendant les deux mois qu'Eusapia passa à Turin, j'ai eu souvent l'occasion de la voir et j'ai toujours pensé que sa vraie personne est aussi intéressante que sa personnalité de médium et que c'est un échantillon des produits les plus étranges que peut offrir la race humaine.

Eusapia réunit en elle tant de contrastes ! C'est un mélange de simplicité et de malice, d'intelligence et d'ignorance, de conditions étranges d'existence. Pensez à une revendeuse de Naples transportée sans aucune préparation dans les salons les plus élégants et les plus aristocratiques de l'Europe. Elle s'est un peu frottée d'intellectualité cosmopolite, elle est aussi restée très ingénuement peuple. Elle a été portée sur les ailes d'une renommée universelle et elle n'est jamais sortie des limbes de l'analphabétisme. Je parie que cet analphabétisme la sauve de la vanité, car elle ne sait rien de tous les fleuves d'encre versés pour elle...

Voici quelques détails suffisamment piquants pour susciter l'intérêt du public.

Son aspect et sa parole paraissent absolument véridiques et sincères. Elle n'a l'air ni de poser, ni de truquer, ni de tromper son prochain. Elle a eu la malice, au demeurant assez rare, de rester comme la nature l'avait faite : franche, sincère, instinctive, à tel point que les choses qu'elle raconte, pour merveilleuses qu'elles paraissent, sont toujours vraies.

Sa physionomie n'est pas laide, bien que M. Barzini l'ait discrètement insinué. La face large, un peu souffrante, porte les traces des séances spiritiques, de l'orgasme et de la fatigue qu'elles produisent plutôt que de ses cinquante-trois ans.

Elle tient encore vivement à sa beauté ou tout au moins elle en témoigne certaine coquetterie. Elle a de magnifiques yeux noirs, mobiles et endiablés. Elle étale coquettement, au milieu de ses cheveux noirs, sa célèbre mèche blanche.

Autrefois, dit-elle, j'en avais honte, mais maintenant que tout le monde m'en fait compliment je ne la cache plus...

Ses mains sont belles et ses pieds petits. Elle les tient toujours hors de la robe pour montrer qu'ils sont étroitement chaussés de chaussures vernies...

La première fois qu'elle la vit chez son père, Mlle Paola Lombroso ne put obtenir d'Eusapia aucune confidence sur sa vie de médium. En revanche, elle lui fit part des impressions qu'elle ressentit dans la fréquentation des hautes classes de la société.

Elle raconta, par exemple, qu'un jour, un baron, chez qui elle venait déjeuner, lui montra des tapisseries et de l'argenterie dont il était très fier :

— Voici des tapisseries du XVe siècle, voici une argenterie qui est depuis quatre cents ans dans notre famille, voilà des plats de porcelaine de notre fabrique de Saxe d'une valeur incalculable. Les chaises, regardez les chaises, elles sont couvertes de cuir de Cordoue. En somme, il ne me faisait pas grâce d'un clou.»

Eusapia à l'âge de quinze ans

Après avoir écouté avec une impatience non dissimulée elle se tourna vers son interlocuteur.

« Mais, baron, lui dit-elle, que pensez-vous que me fassent toutes ces vieilleries et comment se peut-il que les ayant depuis quatre cents *seculorum* vous ne soyez pas encore habitué à les avoir ? ».

Son impertinence, son arrogance de Napolitaine du peuple arrivent quelquefois à une forme de dignité personnelle nullement antipathique.

Une fois, c'est elle qui le raconte, elle était chez les grands-ducs à Saint-Pétersbourg : la grande-duchesse l'envoyait souvent chercher pour venir parler et tenir compagnie dans le salon, mais quand arrivaient des visites elle lui faisait un signe impérieux pour lui montrer la porte. Deux fois Eusapia un peu désorientée lui obéit, mais à la fin elle se révolta et se plantant devant la princesse lui dit nettement :

— Madame la Grande Duchesse, vous me croyez sans doute une corbeille que l'on porte au marché quand on en a besoin et qu'on laisse dans un coin quand on a fini de s'en servir. Ou je reste dans le salon avec toute la compagnie ou je m'en vais du château...

Et la princesse du sang, pour ne pas mécontenter la princesse du spiritisme, consentit à ce qu'elle restât dans le salon.

L'orgueil, la superbe et surtout le manque d'égards l'irritent profondément.

A Turin, le duc des Abruzzes lui demanda et obtint une séance et ensuite la récompensa généreusement, mais Eusapia ne fut pas contente.

— En somme, que m'importe un billet de cinq cents francs ? Je suis bien capable de déchirer en quatre un billet de cinq cents francs (en vérité, elle faisait le geste de le déchirer, mais ne le déchirait pas), mais je fais ce que je veux et je veux que l'on me traite poliment.

Elle avait été très froissée parce que le prince ne lui avait pas envoyé sa carte de visite.

Eusapia conta encore de nombreuses anecdotes, parmi lesquelles la suivante, qui n'est pas la moins savoureuse :

— Une fois, j'étais en France dans le château de... ils se ressemblent presque tous d'ailleurs, ces châteaux. Quand on en a vu un, on les a vus tous. Toujours un majordome, des laquais, automobile, vaisselle plate, et aucune commodité. Et voici ce qui m'arriva : j'eus froid une nuit et je demandai une couverture de laine. Si j'avais été dans une maison plus simple, la maîtresse de maison eût aussitôt tiré une couverture de l'armoire. Je dus commencer à la demander à la femme de chambre qui la demanda au majordome. Le majordome en référa à la femme de charge. La femme de charge alla donner des ordres à la sous-femme de charge qui inscrivit la demande sur un registre et, pendant deux nuits, je continuai à claquer des dents

Les maisons qu'aime Eusapia sont celles dont les hôtes ne sont pas les humbles esclaves d'une rigoureuse et gênante étiquette, et particulièremment celles où la famille est nombreuse.

La maison de M. Richet est son idéal.

— Y rester trois mois me paraît y rester trois jours parce que là les apparences ne sont pas seules belles, mais les habitants aussi sont bons ! Richet est pour moi comme un frère. Vous savez qu'une fois il eut l'intention de me faire un cadeau. Il me donna trois poules pondeuses pour que j'eusse l'illusion d'être dans ma maison de Naples. Ces trois poules m'ont fait plus de plaisir qu'un collier de brillants.

Mais un jour, Eusapia, qui, d'ordinaire répond sans enthousiasme aux personnes qui l'interrogent sur cette question, consentit à raconter comment elle devint médium :

« Mon histoire est longue et incroyable, dit-elle, mais je veux vous la raconter parce que tous prétendent la savoir (les journalistes s'entend) et ne savent rien et n'ont accumulé sur mon compte qu'un tas de mensonges. »

Elle nous dit donc être née à Minervo-Murge, un village de montagnes, près de Bari. Sa mère mourut peu de temps après sa naissance et son père, qui était un paysan, la fit élever dans une ferme voisine.

Mais les villageois prenaient peu de soins d'une pauvre orpheline. Une fois, alors qu'elle n'avait pas encore un an, ils la laissèrent tomber de telle façon qu'elle se fit un trou à la tête. C'est la fameuse brèche crânienne de laquelle, dans les moments de *trance*, on sent sortir comme un souffle froid. Sur cette cicatrice, a poussé cette mèche de cheveux qu'elle eut toujours blanche depuis l'enfance et qu'on distingue très bien sur sa photographie.

— Comme si je n'avais pas été assez malheureuse, raconte-t-elle, j'avais douze ans quand mourut mon père. Je me trouvais ainsi complètement abandonnée, car je n'avais pas de parents proches. Un natif de mon village, qui habitait Naples, ayant appris mon triste sort, me prit avec lui. A Naples, il me plaça chez des étrangères qui voulaient adopter une petite fille. Mais je n'étais pas du tout celle qu'il leur fallait, car j'étais un animal sauvage, un oiseau forestier, ignorante et ayant toujours vécu comme une pauvre créature, et ces dames prétendaient faire de moi de but en blanc une fille savante et bien éduquée. Elles voulaient que je prisse un bain tous les jours, que tous les jours je me peignasse et, qu'à table, je me servisse de ma fourchette, que j'étudiasse le français et le piano et que j'apprisse à lire et à écrire. En somme toutes les heures devaient avoir leur occupation et je ne pouvais pas m'amuser. Alors commencèrent les gronderies, les révoltes. Elles me dirent que j'étais une paresseuse... le fait est que moins d'un an après, elles me chassèrent de leur maison. J'étais désespérée et j'allai retrouver cette famille de mon pays qui m'offrit un abri pour quelques jours, pendant qu'on ferait des démarches pour me faire entrer dans un couvent. J'étais dans cette maison depuis peu de jours, lorsqu'un soir vinrent des amis qui commencèrent à parler de ces tables qui dansent et donnent des coups, toutes choses dont on parlait beaucoup à cette époque. Et, en manière de plaisanterie, ils proposèrent d'essayer de faire tourner un guéridon.

Eusapia, d'après une de ses dernières photographies

Ils en cherchèrent un, se mirent autour et m'appelèrent aussi pour faire la chaîne. Nous n'étions pas encore assis depuis dix minutes que la table commença à se soulever, les chaises commencèrent à danser, les rideaux à se gonfler, les verres et les bouteilles à se promener, les sonnettes tintaient de telle façon que tous restèrent effrayés comme quelqu'un qui aurait évoqué le diable par plaisanterie et qui le verrait apparaître tout à coup. On nous éprouva un par un pour voir lequel produisait ce phénomène, et on finit par conclure que c'était moi. Alors ils me proclamèrent médium et racontèrent le fait à tout le monde, invitant leurs amis et connaissances à des petites séances de spiritisme. Ils me faisaient rester à la table des soirées entières, mais cela m'ennuyait et je ne m'exécutais que parce que c'était une manière de m'acquitter envers mes hôtes que le désir de me conserver près

d'eux empêcha de me mettre au couvent. Je m'étais mise à apprendre la lingerie pensant pouvoir me rendre indépendante et vivre à mon gré, sans penser aux séances de spiritisme.

— Mais comment, lui demandais-je, apparut sur la scène John King.

— Ceci est le fait le plus étrange de mon histoire et auquel beaucoup de personnes ne veulent pas croire. A l'époque où j'avais commencé à faire des séances spirites était venue à Naples une dame d'origine anglaise qui avait épousé un Napolitain, un certain Damiani, frère du député qui vit encore. Cette dame était passionnée pour le spiritisme. Un jour qu'elle était à table, lui parvint un message écrit où l'on disait qu'il y avait à Naples une personne arrivée depuis peu qui habitait telle rue, tel numéro et se nommait Eusapia, que c'était un médium puissant, et que l'esprit qui envoyait ce message : John King, était disposé à s'incarner en elle et à se manifester avec des phénomènes merveilleux. L'esprit ne parlait pas à une sourde et la dame voulut tout de suite vérifier le message. Elle vint tout droit dans la rue et au numéro indiqués, monta au troisième étage, frappa à une porte et demanda s'il ne demeurait pas là une certaine Eusapia. Elle me trouva, moi qui ne m'étais jamais imaginée qu'un certain John eût vécu dans ce monde ou dans l'autre. Mais voici qu'à peine on m'eût mise à la table avec cette dame, John King se manifesta et depuis lors ne me laissa plus. Oui ! tout ceci je le jure (et elle dit cela avec une certaine emphase) est la pure vérité bien que beaucoup aient l'air de croire que j'ai arrangé les faits.

Mlle Paola Lombroso, rapporte ensuite cette anecdote que conta Eusapia Paladino :

Ce fait arriva il y a une dizaine d'années. Eusapia possédait, dit-elle, des boucles d'oreilles en brillants, des bracelets ornés d'émeraudes, des chaînes massives, des bagues avec des pierres précieuses. Ses riches amis Sardou, Aïzakoff, Richet, Ochorowichz, Semiraski, Flammarion, connaissant son goût de Napolitaine pour les objets d'or, s'étaient entendus pour la combler de cadeaux. Pour plus de sécurité, elle enfermait son trésor dans une espèce de coffre-fort dans le magasin.

— Une nuit, dit-elle, je fis un rêve d'une épouvantable évidence : je voyais qu'un homme dont on apercevait non seulement le visage mais toutes les particularités de vêtement : le chapeau défraîchi, le mouchoir autour du cou, des pantalons à carreaux, était entré dans le magasin et était en train de forcer le coffre-fort pendant que deux compères faisaient le guet à la porte.

L'impression était si vive qu'elle réveilla son mari et lui dit qu'on était en train de dévaliser le magasin. Il ne s'en occupa pas ; mais elle se leva vers deux heures de la nuit, alla dans le magasin et se rendit compte qu'il n'y avait pas de voleurs. Mais pour être tranquille, elle prit ses précieux joyaux et les porta chez elle, où elle les enferma dans un meuble après les avoir comptés un par un. Mais, quelle ne fut pas son épouvante le lendemain en rencontrant près de la porte de la maison un individu dont le signalement était identique à celui du personnage vu en songe ! Tourmentée par cette pensée, elle alla consulter un commissaire de police de sa connaissance, lequel se récusa :

« La police des songes, chère Madame, je ne peux pas la faire, mais si vous voulez être tranquille, prenez tous vos joyaux et portez-les à la banque où ils seront mieux gardés que par mes agents. »

Suivant ce sage et simple conseil, elle porta la précieuse cassette à la banque, mais elle arriva trop tard et trouva les volets clos ; mais alors, toujours tourmentée par son idée fixe, elle retourna chez le commissaire et le pria de bien vouloir mettre deux agents à la porte de sa maison pour la nuit suivante.

Ainsi fut fait. Les deux agents restèrent en faction toute la nuit. Et aussi, cette nuit, le songe du larcin se répéta, de façon qu'en se levant sa première pensée fut de vérifier si son petit trésor était encore dans l'écrin où elle l'avait mis.

Vers dix heures du matin elle sortit pour aller au magasin qui était à cent pas de chez elle. Quand elle y fut arrivée, elle pensa soudain qu'elle avait eu tort de laisser ses bijoux à la maison. Elle retourna précipitamment pour les prendre. Elle trouva la porte d'entrée fermée, mais à peine eut-elle couru vers l'armoire qu'elle vit que le fameux écrin avait disparu. Elle se précipita dehors en criant comme une possédée : « Sainte Vierge, Sainte Vierge, on m'a volé mes bijoux Au voleur ! Au voleur ! » car il n'y avait pas dix minutes qu'elle était sortie de chez elle et le voleur ne pouvait encore être loin.

Le commissaire, d'après le signalement de l'individu qu'Eusapia avait vu en songe, put reconnaître un des plus fameux affiliés de la camorra de Naples. Plus tard Eusapia sut comment celui-ci, d'accord avec une de ses bonnes, avait fait faire une fausse clef du meuble.

— Vous voyez, disait avec amertume la pauvre Eusapia, vous voyez à quoi sert cette grande vertu médianique ? elle ne m'a même pas servi à sauver mes bijoux, ces bijoux auxquels je tenais comme à la prunelle de mes yeux. Ce qui doit arriver dans ce monde arrive malgré tout !

Lui demandant alors si les esprits ou au moins la faculté médianique étaient intervenus d'autre fois, en d'autres circonstances de sa vie :

— Non, dit-elle, je ne m'aperçois jamais de la présence de l'esprit, mais quelquefois, sans que je l'aie su et voulu, l'esprit doit m'avoir assistée. Il y a deux ans, j'étais malade à Paris et on m'avait donné une infirmière paresseuse et négligente qui, au lieu de me donner les médecines, s'étendait sur le lit et dormait profondément. J'avais beau l'appeler et sonner de la clochette, personne ne me répondait. Et m'arrivait-il

alors? que la paresseuse infirmière était réveillée par des gifles et des pinçons que je n'avais pas du tout l'intention de lui infliger. De telle façon que l'infirmière s'effraya de ce phénomène étrange et ne voulut plus rien savoir de moi et de mes sorcelleries.

Tous ceux qui ont observé et étudié Eusapia ont vu que, quand elle est en *trance*, les mouvements de ses mains et de ses doigts ont une répercussion sur les objets et les personnes lointaines. Les mouvements qu'elle faisait avec ses mains dans sa pensée étaient irrités contre l'infirmière et se résolvaient probablement en ces pinçons que l'infirmière ressentait réellement.

Puis Mlle Paolo Lombroso termine ainsi son intéressante étude :

Il y a des choses bien singulières dans cette nature simple et ouverte, certaines tentatives de tromperie qui ont été constatées. Un observateur, qui l'a fait travailler pendant plus de trente séances et qui l'a vue provoquer de jour et à la pleine lumière des phénomènes vraiment merveilleux, assure que deux ou trois fois dans le cours de ses séances elle recourut à la tromperie, à la fraude, au truc ; mais d'une façon tellement inhabile qu'elle était facilement découverte. Et ce n'est pas qu'à ces moments elle manquât de la faculté médianique, car surveillée elle produisait aussitôt après des phénomènes qu'on ne pouvait mettre en doute.

D'ailleurs on remarque aussi ces curieuses associations de vrai et de faux dans des mentalités plus élevées. Un de nos grands poètes vivants, qui sait faire vraiment des vers magnifiques, se laisse aller à copier servilement des strophes entières de poètes étrangers et à les donner comme siennes... Ce sont des aberrations momentanées et peut-être incoercibles auxquelles sont sujets des individus extrêmement nerveux et excitables.

Moi-même, j'ai été témoin oculaire d'un bel acte de délicatesse désintéressée : de tous côtés il arrivait des offres relatives à de nouvelles séances et la santé d'Eusapia, à cause d'un commencement de diabète, ne lui permettait pas de les accepter toutes. Elle préféra les refuser pour tenir des promesses faites précédemment et beaucoup moins avantageuses.

En somme l'impression que fait Eusapia, à qui la fréquente comme à qui la voit pour la première fois, est absolument bonne. C'est celle d'une personne assez intelligente, fourbe et en même temps simple et ingénue, et ceci me paraît important à attester non seulement pour sa personnalité réelle, mais aussi pour sa personnalité médianique. PAOLA LOMBROSO.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Écho du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

La guérison de Mlle B...

Nous avons, dans notre avant-dernier numéro, relaté le cas vraiment extraordinaire de guérison obtenue par M. Magnin, sur Mlle B...

Cette guérison fait l'objet de commentaires dans toute la presse.

Nous avons demandé à M. Magnin ce qu'il pensait de l'entité mystérieuse qui aurait servi d'intermédiaire pour cette guérison dont les spirites font état pour la démonstration de leurs théories.

« Le changement de personnalité, nous a-t-il dit, est bien analogue à ce que les spirites appellent une incarnation ou incorporation. Nous y trouvons des contractions de bras, des spasmes de la gorge, un renversement de la tête ; mais je persiste à croire que ce n'est pas l'esprit de la personne indiquée. Cette personnalité s'est constituée au détriment de l'entité psychologique de la malade.

« C'est un *clivage*, une scission de sa psyché, qui s'est modelée sur une grande partie de *mes états de conscience* ; or, certainement, je ne lui ai pas transmis ces états de conscience par les moyens normaux, c'est-à-dire par la parole, les gestes, et c'est là que nous trouvons cette conscience hyperesthésiée qui lui permet de puiser en moi, par des moyens anormaux que vous ne connaissez pas, mais qui sont de nature psychique, tels que : la télépathie, la lecture de pensée, etc. Ainsi j'ai constaté que cette personnalité seconde était surtout au courant de mes états de conscience, dans lesquels la cote émotive dominait. Mais il reste toujours à expliquer la puissance réorganisatrice de cette seconde personnalité.

« La malade dont il est question, Mlle B..., a objectivé cette personnalité avec tant de force, qu'elle l'a réellement créée ; elle lui a donné une forme, elle l'entend, la voit, la touche.

« Le plus intéressant, c'est que cette personnalité n'est nullement analogue à l'objectivation d'un type comme on en obtient facilement dans l'hypnotisme, objectivations qui ne sont que des pseudo-personnalités sans originalité ; elle est, au contraire, originale, complète et autonome, ayant sa volonté propre, très souvent en opposition avec celle de la malade, et elle ne cède jamais.

« Ainsi, elle a forcé Mlle B... à s'alimenter mieux qu'elle ne le faisait, à manger des choses qui lui étaient contraires ou qu'elle n'aimait pas. Nous sommes ici en présence non seulement d'une source inspiratrice merveilleuse de force morale, mais aussi productrice

d'énergie physique, car l'ossature et les tissus se sont réorganisés sous cette idée directrice.

« Cette personnalité semble donc avoir été créée de toute forme, dans une subconscience d'ordre supérieur, dont l'origine et la nature échappent jusqu'ici à nos poursuites. »

On le voit, M. Magnin affirme la possibilité d'action de la pensée extériorisée sous forme de suggestion inconsciente et agissant alors à la façon d'un être fugace il est vrai, mais réel.

Mme Louis Maurecy.

LE MERVEILLEUX
DANS LES
MÉMOIRES DU GÉNÉRAL THIÉBAULT

THIÉBAULT MAGNÉTISEUR. — FAITS PSEUDO-MERVEILLEUX QU'IL RAPPORTE. — TROIS PHÉNOMÈNES TÉLÉPATHIQUES. — LE MIRACLE DE SAINT JANVIER.

Homme d'action avant tout, le général Thiébault eut, dans sa jeunesse, quelque curiosité pour le Merveilleux, comme le prouvent certains passages de ses mémoires que nous résumons ici très sommairement.

Thiébault magnétiseur.

Le père du général était ami du célèbre médecin magnétiseur Deslon. Un jour il le fit venir pour magnétiser Mme Thiébault, si malade d'une oppression que son visage « offrait le mélange effrayant d'une pâleur mortelle et d'une teinte presque bleue ». Cette dame, qui ne pouvait plus parler, témoigna par ses regards qu'elle avait en aversion ce qui lui paraissait du charlatanisme. Mais le savant lui fit ressentir un soulagement extraordinaire au moyen de passes continuées pendant une dizaine de minutes. Elle ne dissimula pas sa première impression, et Deslon lui dit spirituellement : « Je conçois d'autant mieux le jugement que vous avez porté, qu'il s'accorde parfaitement avec ce que j'ai éprouvé moi-même, la première fois que j'ai vu magnétis r ». Les oppressions de Mme Thiébault ne furent plus que des crises de peu d'instants.

Le jeune Thiébault devint alors un assistant ordinaire des soirées de Deslon, où il trouvait autour du baquet magnétique une réunion de trente à quarante personnes. Il s'intéressa vivement aux pratiques du médecin Galland, qui traitait un domestique de son père pour une fièvre très violente avec difficulté de respirer. Comme il voulait savoir s'il pourrait à son tour devenir magnétiseur, Galland lui dit de mettre sa main entre sa main gauche et la poitrine de ce garçon, et de lui faire savoir ce qu'il sentirait. « Je sens, répondit le jeune Thiébault, un point froid au milieu de ma main; tout autour je sens une chaleur subite et brûlante, le tout accompagné de picotements très aigus. » C'étaient les symptômes de la maladie, que le médecin ressentait après avoir établi un rapport avec son malade. Galland parvint bientôt à lui faire magnétiser sa mère, tout en lui expliquant que c'était consommer une partie de ses propres forces vitales.

Quant à la sœur de Thiébault, Deslon parvint à diminuer sa surdité, mais mourut trop tôt pour il opérer sa guérison complète.

Notre auteur oppose à Deslon l'abbé Faria dont on vient de rééditer les ouvrages, et qui lui paraît n'avoir été qu'un habile charlatan, tandis que Deslon était un vrai savant, qui forçait les plus incrédules à croire à sa science, en faisant des observations sur des animaux malades, dont la maladie, reconnue par le magnétisme, était vérifiée ensuite par une autopsie (1).

Faits pseudo-merveilleux qu'il rapporte

Très impressionnable, Thiébault, affaibli par une maladie qui était due à ses excès de travail, eut en Espagne, dans l'état de veille, des hallucinations qui duraient parfois toute une journée. Par exemple, un tapis de gazon apparaissait, devenait une prairie charmante, dans laquelle apparaissait un point blanchâtre qui grandissait et se transformait en une femme charmante. Celle-ci se couvrait de taches qui devenaient autant de plaies d'où sortaient des monstres hideux (2).

Peu enclin aux terreurs superstitieuses, Thiébault se moqua fort bien d'une vieille servante qui lui dit que le diable hantait un vieux pavillon de Boulogne-sur-Seine : il y entra hardiment, et se rendit sur le balcon, qui aussitôt s'écroula : mais il se retint assez promptement à une rampe en fer pour pouvoir regagner la chambre à l'aide d'une traverse. « Sans cela, dit-il, je me cassais le cou, et le diable aurait eu un beau fait de plus pour faire constater sa malice (3) ». Ce fut sans doute un nouvel argument pour la servante, qui répétait partout que la maison était hantée.

Ailleurs, dans un palais d'Italie où il était logé, il eut un soir quelque émotion en apercevant dans l'ombre un homme de haute taille, qui étendait la main comme pour l'arrêter ; ce n'était pas un fantôme, mais une statue de bronze qu'on avait changée de salle pendant la journée, en oubliant de le prévenir. S'il ne l'avait pas vue et touchée, dit-il, on n'aurait pu lui prouver qu'il n'avait pas vu un fantôme.

Le voltairien de Jouy le prit un jour pour complice d'une facétie d'un goût révoltant. Ils convinrent de signaux particuliers qui représentaient un chiffre ou une lettre de l'alphabet : Thiébault, l'oreille au guet derrière une porte, écoutait les signaux, et les transcrivait à mesure qu'ils étaient faits devant quelques curieux, parmi lesquels se trouvait Mme de Genlis :

---

(1) Tome 1er. Chap. III.
(2) Tome IX. Page 376, note.
(3) Tome I, chap. VIII, p. 257.

le mot ABRACANAC signifiait un L ; le glouglou d'une fiole que l'on vidait, un O ; le cliquetis d'une clef contre une autre, un U, *Kerboszan*, un I, un coup frappé sur la table, un S, et ainsi de suite : Jouy désigna ainsi le nom de Louis XVI, que les personnes présentes avaient voulu faire évoquer ; et aussitôt Thiébault s'écria : *Je vois Louis XVI !*

Cette farce sacrilège avait lieu six semaines après la mort du malheureux monarque.

Trois phénomènes télépathiques.

A cette occasion, Mme de Genlis raconta que, pendant la maladie dont mourut sa fille unique, comme elle était elle-même fort souffrante, elle avait vu cette enfant, au moment de sa mort, passer au-dessus de sa tête sous la forme d'un ange et avec des ailes bleues. « J'eus assez de peine, dit-il, à garder mon sérieux en entendant Mme de Genlis se donner pour la mère d'un ange (1). »

Celle qui fut l'épouse du général, « l'incomparable Zozotte », ressentit deux phénomènes de télépathie absolument incontestables. A l'instant même où se noyait son frère Amédée, elle se promenait aux bords du Cher, quand elle eut un mouvement d'effroi, se couvrit le visage de son mouchoir et dit à une amie qui l'accompagnait : « Rentrons, rentrons, la vue de l'eau me fait horreur. » Le 2 décembre 1805, à trois heures de l'après-midi, elle travaillait auprès de sa mère, « lorsqu'une flamme semblable à celle des coups de feu lui passa devant les yeux. » Aussi écrivit-elle à son mari en lui rappelant l'impression qu'elle avait ressentie à la mort de son frère, et en lui demandant instamment de ses nouvelles. Or, à cette heure même, le général Thiébault était grièvement blessé d'un coup de mitraille (2).

Quant à Thiébault, un sentiment superstitieux, peu après la perte de sa mère, le fit loger dans la maison où elle était morte, de même errer la nuit dans le cimetière où était son tombeau : il l'appela, il l'évoqua en vain dans les ténèbres, il n'entendit que le lugubre sifflement du vent dans les branches dépouillées ; de sorte qu'il regarda toutes les évocations comme des chimères (3).

Fils du XVIIIe siècle, il parle en sceptique de la consultation de saint Janvier, faite par Macdonald au moment où il dut abandonner la république parthénopéenne. Le président du gouvernement napolitain, inquiet des dispositions de la multitude, présenta un pistolet au cardinal Zurlo en lui disant : « Si le miracle ne se fait pas de suite, vous êtes mort. » Le cardinal, selon Thiébault, fut aidé par son grand vicaire, qui ouvrit « la soupape par laquelle devait entrer dans le reliquaire l'air atmosphérique dont le contact est nécessaire pour opérer la dissolution de l'antimoine qui, d'après ce qu'on m'a dit, forme le liquide rouge que le peuple prend pour le sang de saint Janvier ». Le miracle s'opéra au milieu d'acclamations frénétiques, et le cardinal dit au peuple : « Vous le voyez, mes frères, saint Janvier veut la révolution. » (1)

Cette revue a inséré naguère un article fort bien documenté qui prouve que les hypothèses contradictoire des incroyants ne peuvent expliquer la liquéfaction du sang de saint Janvier (2). Thiébault a pensé que le vieux cardinal avait les mains trop faibles pour ouvrir la soupape dont il parle, mais il n'a pas vu cette soupape.

TIMOTHÉE

(1) Tome I, p. 363.
(2) Tome III, p. 497-498.
(3) T. I. p. 474.

(1) T. II. p. 509-511. Macdonal, dans ses *Souvenirs*, dit qu'il pense qu'on ouvre de petites soupapes à travers lesquelles se fait l'écoulement d'une liqueur rouge contenue dans les cavités dissimulées.
(2) Année 1906, pages 128; 190.

LE MYSTÈRE

Nous trouvons, dans le *Rappel*, un article qui nous paraît significatif. Il montre, en effet, que dans le public, jusqu'ici le plus réfractaire à l'idée du Merveilleux, une sorte de revirement se produit. Ce public n'en est pas encore arrivé à la phase où l'on croit, mais il a déjà dépassé celle où l'on ne nie plus. A ce point de vue, l'article que nous reproduisons ci-dessous nous semble devoir intéresser nos lecteurs.

...Je trouvai l'ami auquel j'allais rendre visite, devant une table encombrée de volumes et de brochures. Il y avait là le dernier ouvrage de Camille Flammarion sur les forces inconnues, le dernier volume de Jules Bois sur le miracle moderne, quantité de revues diverses aux titres singuliers.

— Je suis en plein mystère, dit mon ami. J'ai la tête farcie d'idées extraordinaires, de notions étranges et contradictoires. Je ne m'occupe plus que de « doubles », de médiums, de fluides. Ces termes te sont-ils familiers ?

— Oui, répondis-je, très familiers.

— Tu as assisté à des expériences intéressantes ?

— Extrêmement intéressantes. Pendant près de dix ans, j'ai suivi toutes celles du colonel de Rochas; j'ai vu et manipulé en personne bien des sujets ; j'ai même eu l'audace de faire des conférences et de publier mes remarques et mes impressions sur ces questions palpitantes.

— Alors, tu dois avoir une opinion bien arrêtée ?

— Non !

— Comment ? A quoi donc t'a servi de voir et de pratiquer ?

— A me prouver qu'il est très difficile de pratiquer et très rare de voir. As-tu lu dernièrement une interview sur ces phénomènes d'ordre extra-scientifiques, dans le *Rappel* ?

— Oui.

— Eh bien, les conclusions très prudentes et sages en sont les miennes. J'y ajouterai seulement quelque chose. C'est que s'il est lamentable de voir trop souvent des expérimentateurs se griser de théories et conclure avant d'avoir bien vérifié s'ils n'étaient pas victimes d'une supercherie ou d'une erreur involontaire, il est bien plus lamentable d'entendre le public parler de ces questions-là, voire même un public de savants.

— Que dis-tu ? Les savants ne sont-ils par les gens les mieux qualifiés pour...

— Ils sont spécialement qualifiés pour ne pas vouloir reconnaître, sous prétexte qu'ils ne peuvent pas expliquer. Laisse-moi te conter une histoire. J'ai assisté à une séance où Eusapia Paladino servait de médium. Je ne discute pas en ce moment la valeur des phénomènes obtenus. Je ne parle que des phénomènes eux-mêmes. Or, un des assistants, membre de l'Institut, professeur à une Faculté des sciences bien française, témoigna manifestement d'une émotion, d'ailleurs légitime, en voyant un objet se soulever et se poser sur lui. Truc ou non, le fait était le fait. Eh bien, le lendemain, questionné par un de ses élèves, il a affirmé que c'était tellement absurde qu'il avait été évidemment victime d'une hallucination et, au nom de la science, il a nié le fait.

— C'est de la prudence.

— Moi, j'appelle cela de la mauvaise foi.

— Enfin tu m'accorderas qu'on ne peut admettre au nom de la science que ce qui est démontré évident ?

— C'est une erreur grossière. Les faits précèdent toutes les explications qu'on en peut donner. La circulation du sang était un phénomène réel avant d'être une vérité scientifique.

— Mais on ne peut admettre à la légère la vérité de phénomènes qui ne peuvent être répétés quand et comme on veut. C'est en quoi consiste précisément la vérité scientifique. Pouchet n'avait-il pas raison quand il disait : « Je croirai à tous vos phénomènes d'hypnose et de spiristime quand vous pourrez les produire à mon heure et n'importe où » ?

— Il raisonnait bien en apparence. En fait, il raisonnait mal. Un sujet ou un médium n'est pas une machine, un appareil spécialement construit dans un but déterminé, et à qui on peut demander à n'importe quel moment de se trouver dans tel ou tel état exactement déterminé d'avance. Le succès des expériences dépend de l'état du système nerveux du sujet. Il n'y a rien de plus variable ni de plus impossible à prévoir. Pour ma part, il y a tel phénomène que je n'ai pu observer que deux fois en huit ans, sur un sujet qui avait essayé plus de cent fois de le produire. C'est pourquoi tous ceux qui raisonnent comme Pouchet se condamnent *à priori* à ne jamais rien croire.

— Que faut-il donc faire ? On ne peut cependant ajouter une foi aveugle à tout ce qu'on raconte. Toutes ces publications nouvelles ne me convertissent qu'à moitié. Elles m'inspirent seulement le désir de voir par moi-même.

— Et tu attends que l'on t'apporte le poulet tout rôti ! Tu es étonnant ! Fais ce que font les autres. Cherche, travaille. Evite surtout les réunions mondaines où l'on fait de ces phénomènes un jeu stupide. Rien de grotesque comme de voir cinq ou six personnes s'installer devant un guéridon et conclure de ce qu'il marche ou qu'il ne marche pas, que tout est truc ou que la vérité est à jamais trouvée. Là, les affirmatifs sont encore plus bêtes que les sceptiques...

— Il faut trouver des sujets.

— Mon Dieu, oui ! Il faut se donner la peine de les chercher, de les exercer, de les contrôler. C'est alors qu'on s'aperçoit de la difficulté de l'entreprise. Il faut de la patience, du sang-froid, de la mesure. Il faut regarder cela non comme une amusette, mais comme un problème extrêmement compliqué, et dont la solution nous donnera peut-être des connaissances d'une portée extraordinaire.

— Pourquoi ne s'en occupe-t-on pas officiellement ?

— Voilà le grand mot lâché ! Tu es bien de ta race ! Tu t'imagines que parce qu'on construit un bâtiment qu'on décore du nom d'institut général, la vérité va se faire jour. La vérité se moque de nos mots et de nos classifications. Et le public est niais, qui s'imagine qu'il n'y a que les gens titrés capables de la découvrir.

— Enfin, on ne peut pas admettre le miracle.

— Il n'y a pas de miracles. Il y a des faits non expliqués. Seulement, nous ferions bien de ne pas oublier que, parmi eux, il y a à peu près tous ceux que nous observons chaque jour Et, par exemple, pourrais-tu me dire comment le chêne sort du gland ?

— Mais c'est là un fait constant.

— Raison de plus pour s'étonner qu'on ne puisse en rien dire autre chose, si ce n'est ceci, avec quelques détails : c'est un germe qui se développe. Trouves-tu cela une explication scientifique ?... On ne fait que reculer la véritable explication. On ne la donne pas...

— En sorte que les phénomènes de tous les jours restent pour toi aussi mystérieux que les phénomènes psychiques.

— Je constate que toute la physique repose sur l'idée de vibrations à travers un milieu hypothétique : l'éther ; et que toute la chimie repose sur la notion de l'atome, partie de matière insécable, ce qui est encore une hypothèse ; qu'on ignore ce que c'est que la matière ; qu'on ignore ce que c'est que la vie ; et qu'on est donc mal venu de nier au nom de la science, des faits qui sont d'ordre matériel et vivant.

— C'est égal, je reste sceptique.

— Bien ! mais songe que le vrai sceptique doit se méfier de tout et par conséquent des excès de son scepticisme même.

LAURENT VALIÈRE.

LES DEUX CARDAN

FAZIO ET JÉROME CARDAN [1]

Cardan avait trouvé dans la forme du crâne et certaines habitudes physiologiques, des indices sûrs pour reconnaître si le cerveau est sain ou malade; il a étudié l'influence des passions sur l'état mental et la perversion des facultés; il a examiné dans quelles conditions les passions peuvent déterminer la stupeur et l'extase. Il a décrit, en parfaite connaissance de cause, les idées délirantes, l'exaltation maniaque, les hallucinations fébriles et celles d'origine différente. Il revient souvent sur l'extase dont il a fait une étude approfondie, pouvant la produire chez lui-même.

Il a fait une étude remarquable des états mélancoliques engendrés par la peur, les pensées tristes, les superstitions, etc., mais n'admettait pas, avec d'autres de ses contemporains, que le diable pût y être pour quelque chose ou qu'en général il produisît des épidémies, et recommandait toujours de rechercher les causes naturelles des maladies. Il n'avait d'ailleurs pas d'idées nettes sur la possession. Il a cependant décrit magistralement un cas de folie collective d'origine hystérique, qui se présenta dans un orphelinat chez 70 fillettes environ. Cardan parle même de la possibilité de la simulation dans certains cas de ce genre, ce qui prouve qu'il ne connaissait guère la contagion nerveuse. D'autre part, il a reconnu, sans la nommer, la grande influence de la suggestion pour la guérison des maladies nerveuses et autres.

Tout en cherchant à dégager la psychiatrie de toute superstition, tout en affirmant que l'exorcisme ne guérit que de faux démoniaques, il admettait cependant l'action nocive de la fascination et des charmes, l'influence pernicieuse des sorciers et des lamies, etc.

Enfin, en anthropologie criminelle, Cardan a été positivement le précurseur et l'inspirateur de Lombroso. Il a réuni en une classe déterminée une série d'individus présentant des caractères morphologiques et moraux communs, celle des « improbi », correspondant à ce que nous appelons aujourd'hui l'aliénation ou l'imbécillité morale. Cardan a relevé les signes de dégénérescence des criminels et a, dans une nouvelle classe, réuni des individus qui n'ont en quelque sorte plus rien d'humain et qu'il appelle « vecordes » ou « perversi ». Il considérait certains délinquants comme n'ayant plus qu'une responsabilité limitée. A un moment donné, il reconnut la nécessité de séparer de ses « improbi » les « perfidi », qui ne savent résister à leurs passions ou impulsions par manque de volonté. Adultères, dissimulateurs, simulateurs, voleurs, assasins, etc., tous les délinquants et criminels, il les a tous jugés, il a décrit les caractères qui les marquent d'une façon indélébile. Enfin, il a constaté que, dans un grand nombre de cas, les fils des grands hommes sont dégénérés, déséquilibrés, fous et criminels, et alors toujours incorrigibles; ils n'héritent que des facultés déséquilibrées de leur père, et non de son génie.

Ajoutons enfin, puisqu'il est question ici de criminologie, que Cardan était, comme son père, ennemi de la torture et de la peine de mort, et en cela il fut le précurseur de Beccaria.

Cependant il n'a pu échapper lui-même au sort qui attend tout homme qui s'élève au-dessus du vulgaire, il a été bel et bien classé parmi les déséquilibrés, et cela en grande partie parce que les facultés transcendantales sont considérées par bon nombre de modernes comme des indices de déséquilibre; même les Anciens, parmi les matérialistes et les agnostiques, ne l'ont pas épargné à cet égard.

Ainsi on a accusé Cardan d'avoir eu du délire de la persécution. Mais qu'on songe aux nombreux ennemis qu'il avait, aux persécutions réelles dont il fut la victime. L'ambassadeur de Bologne le traitait d'ignare, de fou, de charlatan. Ses collègues de Pavie cherchèrent à l'évincer de sa chaire par jalousie. Des parents même le proclamaient indigne d'enseigner. Les accusations les plus honteuses furent portées contre lui, et l'un de ses plus cruels détracteurs fut Fioravanti, qui ambitionnait simplement sa place.

Ainsi abreuvé d'amertume et de calomnies, il est possible qu'il ait, dans certaines circonstances, éprouvé des craintes imaginaires. Rivari lui attribue, en effet, diverses phobies, l'acrophobie ou peur des hauteurs, qui en somme atteint toutes les personnes enclines au vertige; l'astrophobie ou crainte des orages, des éclairs, du tonnerre, etc., qui est singulièrement répandue et ne permet pas de ranger personne parmi les fous; la pathophobie ou crainte des maladies; l'adynamophobie ou crainte de l'impuissance, justifiée en ce que Cardan a été réellement impuissant de l'âge de vingt à trente ans; la toxicophobie ou crainte des poisons, etc.

On a encore attribué à Cardan du délire des grandeurs. Il est vrai qu'il était fier de ses succès médicaux et avait véritablement des connaissances supérieures à celles de beaucoup de ses contemporains; il était persuadé que son nom vivrait parmi les hommes. Il en avait du moins l'intuition; c'est là un péché véniel chez un homme de sa valeur. Un de ses dons naturels dont il tirait le plus de vanité, c'était la faculté de di-

(1) *Suite*. Voir les numéros des 1er et 15 avril, 1er mai et 1er juin 1907.

vination et celle de prédire l'avenir, et il l'attribuait soit à une inspiration céleste, soit à la perfection extraordinaire de son intelligence et de son jugement, en quoi il a certainement montré de l'orgueil.

Il est certain qu'il voyait en rêve la plupart des événements qui devaient se produire ; cette faculté fut surtout puissante chez lui de 1534 à 1547, à son dire. Nous reviendrons plus loin sur ses songes.

MÉDIUM, OCCULTISTE ET ASTROLOGUE

Cardan, bien qu'il ne fût pas un albinos, avait, dans sa jeunesse, la faculté d'y voir la nuit ; c'est un fait de sensibilité spéciale, à n'en pas douter. Cette faculté diminua d'ailleurs avec l'âge.

Mais commençons par les phénomènes physiques. Souvent il entendit des coups frappés, qui se rapportaient généralement à l'annonce de décès. La première fois, ce fut à l'époque où il étudiait à Pavie, à l'occasion de la mort de son ami Galeazzi de Rubeis ; il entendit des coups contre le mur. La nuit qui précéda la mort de sa mère, il entendit plus de 120 coups qu'il compara à des gouttes d'eau tombant du plafond sur le carrelage de sa chambre. Dans d'autres circonstances, les bruits prenaient un caractère effrayant ; c'était comme le grondement du tonnerre ou d'un tremblement de terre, ou comme si un chariot lourdement chargé roulait sur le sol. « Il entendit des bruits de ce genre, qui tiennent le milieu entre les manifestations spiritiques et télépathiques, le 20 décembre 1557, lorsque son fils fit le mariage désastreux qui devait le conduire à l'échafaud, et encore le 13 août 1572, avant qu'il ne fût incarcéré au château Saint-Ange, pour la tentative d'horoscope du Christ, faite par lui, et enfin dans la prison même, peu avant sa libération. Cardan attribuait ces coups frappés à son esprit gardien et exprimait son mécontentement que ce dernier se manifestât à lui, précisément dans des circonstances graves, par des bruits incompréhensibles. Il est bien étonnant que Cardan, si sagace d'habitude, n'ait pas eu l'idée de substituer aux coups les lettres de l'alphabet, d'autant plus que le psychographe décrit par Ammien Marcellin ne lui était pas inconnu. » (Kiesewetter).

(*A suivre*). Dr Lux.

La Boîte aux Faits

UN RÊVE PRÉMONITOIRE CONCERNANT LÉON XIII

Des bonnes feuilles d'un livre qui va paraître, *Le Cardinal de Pérouse pendant les Révolutions du « Risorgemento »*, (Léon XIII d'après sa correspondance inédite, 1847-1878), par M. Boyer d'Agen, nous extrayons ce passage qui relate un fait curieux de rêve prémontoire réalisé :

On est au 18 février 1878.

Le Conclave qui, jusqu'à cette heure, a réuni au Vatican soixante et un membres du Sacré-Collège, sur les soixante-quatre qui le composaient à cette date, a pressé ses premiers préparatifs avec la sage précipitation du cardinal Pecci qui a juré d'aller plus vite que la Révolution et qui, du bâton de sa dignité et de la voix de son commandement, conduit les 500 ouvriers des architectes Martinucci et Vespigniani autour des cellules à construire et de la Sixtine à préparer, comme la reine d'un essaim d'abeilles autour des alvéoles de leur ruche. Il est à tout, il est partout, de son corps maigre, de ses bras longs, de son geste ordonnateur, de sa voix sèche atteignant plus avant que le geste, de sa tête haute, anguleuse, obstinée, qui traversera les obstacles, de ses yeux de lynx brillant à froid qui semblent pénétrer les murailles. Alourdis par la charge de la pourpre et de l'âge, les derniers cardinaux qui viennent d'arriver des quatre bouts du monde et qui regardent aller et venir ce camerlingue dans le palais, comme dans une boîte enchantée où il rajeunit à ce point sa vieillesse, demandent son nom et le retiennent aussi bien que les Éminences de Curie qui avaient pris part, dans Rome, aux réunions préparatoires. On peut dire que le cardinal Pecci était dans toutes les mémoires du Conclave quand, le Vatican étant prêt dès le matin du 18, on ouvrit les portes de la chapelle Pauline aux cardinaux, aux ambassadeurs, aux prélats et à la noblesse romaine, pour la messe du Saint-Esprit que célébra S. E. Schwartzenberg, archevêque de Prague et doyen des cardinaux-prêtres.

A midi, la messe dite, les cardinaux sortirent dans Rome pour la dernière fois ; à l'exception de Borromeo, chargé d'installer l'office des cuisines et des « dapiferi », et de Pecci à qui incombait encore l'aménagement de la Sixtine, comme salle réservée aux délibérations du Sacré-Collège. En rentrant dans sa cellule, pour le repas d'après-midi, il y trouva deux lettres qui venaient d'arriver et que son conclaviste, Mgr Folchi, lui remit. La première était du grand Prieur de Saint-Nicolas de Bari, Mgr Papalettere qui prédisait la tiare au cardinal Pecci. Celui-ci en riait encore, quand il décacheta et lut le second pli, ainsi conçu :

« Naples, 16 février 1878.

« Eminence,

« Il y a (tant d'années), la nuit de (telle date), j'ai rêvé que ma femme se mourait. Le lendemain, bien qu'elle eût été jusque-là bien portante, elle mourait subitement,

« Quelque temps après, j'eus encore un rêve. Cette nuit-là, je vis en songe la mort de ma fille. Elle était loin de Naples, et, lorsqu'elle s'était séparée de moi, son état de santé était satisfaisant. Le lendemain, un télégramme m'apprenait sa mort.

« La nuit dernière, j'ai vu en songe que Votre Eminence était promue au Souverain Pontificat, « comme per acclamazione ». Ce rêve se réalisera comme se sont, hélas ! réalisés les deux autres. Je supplie Votre Eminence de daigner, le jour de son exaltation, m'accorder une de ses bénédictions premières.

« Veuillez agréer, etc. « Pecoraro, *avocat*. »

En remettant cette lettre à son secrétaire, le cardinal

put s'empêcher de sourire et de rappeler plaisamment que la *Pharsale* débute aussi par un songe, et que les songes font d'ailleurs très bien dans les poèmes épiques ; mais que dans la vie ordinaire les choses se passent autrement ; que, s'il jouait au « lotto » comme tel de ses éminents collègues, il se laisserait peut-être impressionner par ces frivoles « œgri somnia ». La réponse à cette lettre ne pressait guère, et l'on aurait le temps d'y songer. Ce disant, il remit le pli dans son enveloppe et, précédé des quatre Suisses, il alla surveiller l'entrée définitive des cardinaux. Tout le Sacré-Collège, au nombre de soixante membres présents (le cardinal Paga y Rico, archevêque de Compostelle, ne devait arriver que le lendemain soir et porter à soixante-et-un le nombre des votants qui, le 20, élurent définitivement le Pape), se présentait au Camerlingue et prenait possession de l'appartement que celui-ci désignait...

Deux jours après, le cardinal Pecci était élu pape, et Léon XIII envoyait une de ses premières bénédictions à l'avocat-prophète Pecoraro...

BOYER D'AGEN.

ÇA ET LA

Madame Henry

A la suite de mes derniers articles, j'avais reçu d'une grande dame de Russie (Mme de Novikoff) une missive, me priant de faire une petite enquête près de Mme Henry, 1, boulevard de Clichy, qu'elle avait consultée lors d'un séjour en France. Cette voyante, m'assurait-elle, l'avait guérie d'une très grave maladie, et lui avait prédit que, veuve, elle se remarierait à un étranger ayant une couronne de prince. La chose allait se réaliser.

Je suis allée voir Mme Henry.

— Comment j'ai guéri Mme de Novikoff? me dit-elle, simplement par les passes magnétiques. Il est vrai que ma cliente avait une très grande foi, et que moi, de mon côté, je ne craignais ni la perte de temps, ni la fatigue. J'ai passé deux mois dans le Midi près de Mme de Novikoff et je la magnétisais tous les soirs pendant quarante minutes. Enfin, le résultat a dépassé mes espoirs. Mme de Novikoff, arrivée mourante, est repartie en excellente santé.

— Et la prédiction de son mariage futur?

— Oui, j'avais vu très nettement la couronne princière au-dessus de sa tête. Mais pourquoi parler plutôt de cette vision que des autres ? Elles sont si nombreuses en ma vie!... Je suis née dans une famille de voyants, je pourrais dire presque de prophètes. Déjà, à six ans, je n'étais pas comme les autres. Le soir, dans le jardin, j'avais des frayeurs terribles, assurant que je voyais « mon âme ». D'autres fois, rassurée par le jour, je m'asseyais à l'écart entre deux lourdes portes qui m'isolaient, et je causais, faisant les demandes et les réponses. Surprise, entendue, on remarqua que ces monologues révélaient un don de divination extraordinaire.

Mise au couvent du Bon-Pasteur, à Avignon, les religieuses s'aperçurent vite des visions qui me hantaient. Elles eurent peur d'abord, elles voulurent me contraindre à délaisser ces choses étranges. Pour m'impressionner, elles me conduisirent à l'évêque, avec sur la tête un écriteau portant le titre de « sorcière », et Monseigneur m'assura qu'il me ferait brûler. Rien n'y fit.

A quelques jours de là, j'avais neuf ans alors, au milieu de la nuit, je m'enfuis de mon lit, je réveille la sœur gardienne, lui assurant que j'avais entendu un bruit épouvantable, que l'eau nous envahissait, qu'il fallait arracher les barreaux des fenêtres pour que nous puissions sortir. A grand'peine, on me calma. Trois semaines plus tard, l'inondation d'Avignon eut lieu. Il fallut nous sauver dans des barques, par les fenêtres. Ma vision était exacte. Depuis, j'ai vu souvent, presque quotidiennement, les événements futurs. Je prie beaucoup pourtant ; et je fais le bien, autant qu'il m'est possible. J'ai guéri physiquement et moralement des êtres malheureux. Si malgré moi je suis sorcière, je tâche d'être une bonne sorcière.

Mme Henry me raconte encore des histoires tellement extraordinaires, tellement merveilleuses que je n'ose les conter. En terminant, la voyante m'assure tenir, d'un oncle, le secret de guérir et d'empêcher les épidémies qui dévastent les étables, les écuries, même les magnaneries.

Mme LOUIS MAURECY.

Pressentiment de mort de l'impératrice Frédéric.

L'impératrice se trouvait au château de Postdam, et parmi les rares visiteurs qu'on admettait au château était une dame anglaise, Mme Maure.

L'année qui précéda la désincarnation de l'impératrice, cette dame dit qu'elle était sur le point de quitter l'Allemagne, où elle ne serait de retour que vers le milieu du mois d'août 1901.

— En ce cas, répondit l'impératrice, il m'est pénible de vous dire que nous ne nous reverrons plus, du moins sur cette terre. »

Mme Maure fut surprise de cette réplique :

— Majesté, dit-elle, vous êtes en très bonne santé, comment pouvez-vous avoir de pareilles idées ?

L'impératrice Frédéric secoua légèrement la tête et sourit, puis ajouta : « Vous me jugez superstitieuse et je ne m'en défendrai pas.

« Mais souvenez-vous que les paysans de notre Angleterre ont un proverbe qui dit : *A mort qui arrive, avant-coureur précède.*

« Eh bien ! je crois avoir vu cet avant-coureur. Il y a sept jours que tous les matins un oiseau noir vient frapper du bec les vitres, toujours à la même heure : à cinq heures; il m'a semblé que c'est un corbeau. En outre de cela, j'ai rêvé d'un vieillard, aussi vêtu de noir, qui m'a dit qu'il viendrait un oiseau me donner le bonjour, et qu'autant de fois il sera venu, autant de jours me resteront à vivre un an après cette apparition.

« Or, la première visite de ce noir messager de mort, je l'ai eue le 1er août ; après, il est venu six jours de suite; je devrais donc mourir dans un an et six jours. »

Naturellement, Mme Maure sourit à cette révélation, bien que, en bonne Anglaise, elle eût aussi sa part de superstition. Revenue en Angleterre, elle aura raconté la sombre prévision de l'impératrice, et ne sera pas peu surprise en voyant qu'elle s'est confirmée, sauf l'erreur d'un seul jour, puisque l'impératrice est morte le 5 août au lieu du 6.

A TRAVERS LES REVUES

L'ÉNIGME PSYCHIQUE

M. Funck vient de publier un volume intitulé *The Physic Riddle* (l'Enigme Psychique), d'où le *Light* a extrait le fait suivant de *voix directes*, observé par l'auteur, pendant treize séances :

« Mme French, dit-il, médium particulier, est une dame hautement considérée, âgée de soixante-douze ans, extrêmement faible, atteinte d'une maladie du cœur, qui n'a jamais donné de séances payantes et qui est venue de Rochester à New-York, pour soumettre sans réserve aucune ses facultés médianimiques à l'examen de M. Funk. N'osant pas voyager seule, elle s'était fait accompagner par une amie, Mme Blank. Ces dames acceptèrent toutes les conditions imposées par M. Funk, qui écrit : « C'était pour moi une grande satisfaction d'avoir, pour des épreuves de ce genre, un médium d'une réputation sans tache et une salle où toute espèce de truc était impossible, ainsi que l'introduction de compères.

« Tout moyen de contrôle proposé par M. Funk ou par l'un des assistants était aussitôt accepté. Dès la première séance, on entendit une voix masculine extrêmement puissante. C'était celle d'un contrôle indien qui prenait le nom de Red Jacket. Ses discours ont duré une heure entière. Sa manière de parler, ainsi que celle d'un autre orateur invisible, le Dr Hossak, était sérieuse et donnait aux auditeurs l'impression de se trouver en présence d'intelligences très élevées. On nous affirmait que la voix de Red Jacket se faisait entendre à quatre pieds au-dessus de la tête du médium et à environ trois pieds à gauche, tandis qu'il faisait face au demi-cercle formé par les assistants, qui tous avaient bien la sensation qu'il en était ainsi. Le Dr Funk ajoute qu'à plusieurs reprises on entendit à la fois deux voix, qui différaient de celle de Red Jacket aussi bien que de celle du médium. Les mains du médium étaient tenues par une dame, observatrice très perspicace, et très au courant des trucs employés par les faux médiums. Les moyens de contrôle auxquels on eut recours démontrèrent que Mme Blank, qui accompagnait le médium, n'était pour rien dans la production des voix et que Mme French ne quittait pas sa place. Plus tard il fut également prouvé que le médium n'eut pas recours à un mégalophone. Pour enlever tout soupçon de ventriloquie, on demanda au médium de parler en même temps que les voix et cela fut constaté nombre de fois.

« Quoique Mme French eût l'oreille dure, on observa que Red Jacket répondait aux questions et aux remarques, même lorsqu'elles étaient faites à voix extrêmement basse, et Mme Z..., qui tenait les mains du médium, déclara qu'elle ne constatait aucune vibration dans ces mains, même lorsque la voix de Red Jacket était la plus puissante et la plus vibrante et que le corps du médium était dans l'immobilité la plus absolue.

« A la troisième séance, Red Jacket parla pendant cinquante-cinq minutes d'une voix qui aurait facilement rempli une salle capable de contenir deux cents personnes, tandis que la voix de Mme French, même quand elle lui donnait le plus grand volume possible, aurait à peine rempli un salon de vingt pieds carrés, comme M. Funk s'en assura lui-même. Après ce long discours de Red Jacket, Mme French ne donna pas le plus petit signe de fatigue et son pouls resta parfaitement calme.

« A une autre séance le Dr Funk prit place à une petite table en face du médium, et put entendre sa respiration pendant que les voix se produisaient, et à cette distance de deux pieds à peine de la face du médium, il put à plusieurs reprises l'entendre nettement parler en même temps que les voix. A un certain moment de la séance, une forte voix, qui paraissait éloignée au moins de six à huit pieds du médium, fit entendre une dizaine de fois un rire bruyant, énorme, allant de la basse la plus profonde au trille le plus aigu. Les voix se faisaient entendre tantôt en un point, tantôt dans un autre, selon le désir des assistants, tantôt au plafond, puis sur le parquet, soit à six pieds à droite ou à gauche ou en face du médium. Il y avait entre la voix du médium et les voix médianimiques une telle différence, qu'il eût été aussi facile à un lapin d'imiter la voix d'un mâtin, qu'au médium de produire les éclats de rire ainsi constatés.

« Mme Blanck, l'amie du médium, était maintenue entre deux assistants qui la faisaient causer pendant que les voix se produisaient.

« Enfin on soumit le médium à une dernière épreuve. Le Dr Funk se procura un liquide coloré, dont le médium s'emplit la bouche. La voix forte de Red Jacket éclata aussitôt et dès qu'il se tut, Mme French rejeta dans un verre le liquide qu'elle avait gardé dans la bouche et il fut constaté qu'aucune partie n'en avait été avalée. »

LE BANQUET
DE LA
SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

Le mercredi 19 juin prochain, dans les salons de l'Hôtel Ronceray, 10, boulevard Montmartre, à six heures et demie précises, aura lieu le banquet annuel de la *Société universelle d'Etudes psychiques* (7 fr. 50 par personne, tout compris), sous la présidence de M. le Dr Joire, de Lille, président-fondateur de la Société. A la suite de ce banquet une audition sera donnée au même lieu, à huit heures et demie, par le célèbre médium musicien Aubert. Enfin, à neuf heures et demie, assemblée générale de la Société.

Ordre du jour :

Communications diverses.

Conférence de M. le Dr Joire, sur les sciences divinatoires.

Présentation d'instruments propres aux études psychiques. Les sociétaires ou leurs amis qui auraient à en présenter y sont conviés.

Discussion et vote des statuts de la Société et du Règlement de la section de Paris.

Election du bureau central de la Société.

Election du trésorier et du bibliothécaire-archiviste de la section de Paris, par les membres de cette section.

Les personnes qui seraient dans l'intention d'assister au banquet sont priées d'en aviser le secrétaire-général de la Société, M. le Dr Rabier, 24, rue de la Tour, Paris (16e) avant le 18 juin, dernier délai.

Pour mémoire, nous rappelons que toute personne désirant faire partie de la *Société universelle d'Etudes psychiques* doit en aviser le secrétaire-général qui lui adressera les statuts et une formule de demande d'admission qu'elle devra remplir, signer et faire contresigner par deux membres de la Société qui lui servent de parrains.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. — Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73